

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 33 (1895)
Heft: 33

Artikel: A tsacon son meti
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-195079>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Croquis militaires.

LE COLONEL.

A tout seigneur tout honneur. Il est le point de mire de milliers de prunelles. Il commande le régiment, il le domine de toute la hauteur de sa taille superposée à celle de son cheval. Il brille, il éblouit, il impose. Que la troupe soit en marche ou au repos, à chaque instant le spectateur cherche à revoir le panache ondoyant à la brise.

MESSIEURS LES OFFICIERS.

Ils commandent aux soldats, chacun sait ça, et se distinguent de ceux-ci grâce à des filets ou des galons argentés ou dorés à la coiffure ou à une patte d'épaule différente de celle des simples militaires, ornée d'une ou plusieurs étoiles, selon le grade ; à ce qu'ils portent des gants et un grand sabre, mais surtout à ce qu'ils sont mieux habillés que les soldats. — Le costume de ces derniers démontre suffisamment, en effet, qu'ils n'étaient pas présents quand le tailleur a pris mesure.

Il en est tout autrement de Messieurs les officiers.

Une tunique ou un dolman ajusté à la taille, un pantalon à la hussarde ou bien à pied d'éléphant, collant ou demi-collassant, selon la mode et l'arme à laquelle appartient son possesseur, mais toujours d'une coupe irréprochable ; voilà les signes auxquels on distingue, aussi loin que la vue peut s'étendre, un officier d'un pioupiou.

LES GANTS.

Un des signes distinctifs énumérés plus haut. Objet de toilette interdit par l'usage aux simples soldats. — Celui qui s'aviserait d'en porter, sauf en campagne d'hiver, serait hué et conspué.

Une des occupations principales de l'officier est d'ôter et de remettre ses gants. Je ne dis pas qu'il le fasse exprès, c'est une nécessité. Avec la main gantée, prendre de l'argent dans son portemonnaie est une opération difficile ; écrire, fût-ce au crayon, n'est pas commode non plus ; boire ou manger encore moins. Pour serrer la main d'un ami ou d'un connaissance, si l'officier est imbu des traditions de la vieille politesse française, il ne saurait faire autrement que de tendre la main nue. Mais le cas est rare, les formes exquises d'autrefois ont disparu. Passons donc condamnation sur celui-ci ; il en reste assez d'autres qui obligent de se déganter par trop souvent.

C'est une vraie calamité. La seule compensation que le port des gants offre, c'est le plaisir de les empletter chez une jolie marchande.

Aussi, il faut voir le jeune lieutenant fraîchement promu ; d'un air qu'il s'efforce de rendre indifférent, d'un pas

lent bien régulier, il se dirige vers le magasin où il reçoit un accueil doublement gracieux, comme acheteur et comme militaire.

La gantière. — Monsieur désire dans les bonnes qualités, je pense ?

L'officier. — Certainement.

La gantière. — Nous n'en avons pas d'autres.

(Alors pourquoi le demander ?) Elle exhibe le gant gris mat de service, le gant blanc de parade.

— Quel numéro a Monsieur ?

L'officier. — Le 8 ½, je crois.

La gantière. — C'est trop grand, il me semble. Fermez le poingt. Le 7 ¾ doit aller. Monsieur désire-t-il que je le lui essaie ?

L'officier. — Avec plaisir.

La gantière. — Si vous voulez bien tendre la main, s'il vous plaît, les doigts allongés. Oh ! laissez le pouce en dehors, il viendra en dernier lieu. Poussez.

Et ils poussent à qui mieux mieux, la gantière derrière le comptoir, l'officier arc-bouté devant.

Crac ! la couture de l'index vient de sauter.

L'officier. — Oh ! mademoiselle, je suis confus.

La gantière. — Cela ne fait rien, je le recoudrai. Poussez encore.

L'officier. — Bon ! c'est le dos qui se déchire, maintenant.

La gantière. — Plus de remède. Décidément, je crois qu'il vaut mieux prendre du 8 ¼.

L'officier. — Je vous l'avais bien dit.

La gantière. — Il est vrai que Monsieur a la paume un peu forte.

Enfin, voilà une paire qui va, maintenant.

L'officier la considère avec une certaine moue ; il y a des plis partout. Mais c'est assez de payer deux paires de gants pour une (car l'habile vendeuse lui enveloppe aussi la paire avariée et refuser de la payer serait peu gentilhomme), il ne tient pas de tenter l'épreuve sur une troisième et sort.

LES DANDYS.

Il y en a dans le militaire comme dans la vie civile et ils peuvent se résumer dans le type suivant.

Il se balance, en marchant, alternativement sur l'une et l'autre jambe, de sorte que sa démarche rappelle assez le mouvement qu'imprime la vague à des canots à l'ancre, soulevés à droite, puis à gauche : un tangage doux.

Il suit la mode, il la devance, quand ce n'est pas lui qui l'invente.

C'est lui qui imagina les casquettes à hauteur phénoménale. Inutile de dire que le col blanc, raide d'empois, droit ou à cassures, remplace chez lui la cravate réglementaire et que la manchette de toile tranché, par sa blancheur imma-

culée, sur le drap sombre de la tunique.

Nul ne pousse plus loin que lui la fantaisie et le dédain des règlements en ce qui concerne les gants. Ceux d'ordonnance n'ont jamais déshonoré ses mains. En service ou en dehors du service, il ne connaît que le gant glacé. Et, dans la même semaine, les nuances les plus diverses : groseille, beurre frais, chamois, gris perle, lilas perse, se succèdent à ses mains.

Vous ne le verrez jamais, comme les autres officiers, en général, une main sur la garde de son sabre, l'autre pendante ou posée sur le ceinturon, ou bien jouant avec sa chaîne de montre ou les boutons de sa tunique. Invariablement, en promenade, ou arrêté en conversation, il tient les mains croisées derrière les pans de sa tunique.

C'était une des deux attitudes familières à Napoléon I^e.

Chez le dandy, c'est une pose.

Il porte une moustache conquérante. Napoléon avait la lèvre rasée et subjuguait les peuples et les femmes.

Mon dandy se contente de subjuguer les femmes ; cela suffit à sa gloire.

Sa haute casquette et sa tunique de fin drap ne peuvent entrer en parallèle avec le petit chapeau et la redingote grise du grand général.

Néanmoins, chaque fois que j'aperçois cet officier, le sabre battant ses mollets, ses mains invariablement croisées derrière le dos, je ne puis m'empêcher de penser à Napoléon I^e.

Il me le rappelle... par contraste.

AMÉLIE FLÉCHETTE.

A tsacon son meti.

On ôut soeint derè quand cauquon ne sâ pas s'ein eimpreindrè po férè oquïè et que ne fâ què dâi folérâ : « A tsacon son meti et lè vatsès saront bin gardâïès ! » Volliâï-vo savâï dè iò cein vint ? Vaitsé :

On hommo et sa fenna, dâi pourro petits pâysans, viquessont dein onna petita cambusa, on pou foranna, et sé tegnont onna vatsè. La fenna restâvè pè l'hotô po soigni la mâison et férè lo medzi, tot ein repâtasseint se n'hommo et ein gouverneint l'ermaille, tandi que l'hommo allâvè travailly à la campagne.

On matin, après dédjonnâ, l'hommo, que n'étai pas on sâcro à l'ovradzo, dit à sa fenna :

— T'as portant rudo dè meillâo temps què mè, kâ te ne tè bregandè pas ein fotemasseint pè l'hotô, tandi que mè, dusso mé borriaudâ avoué la faulx, la bessa et lo petsâ.

Eh bin, repond la fenna, tsandezint se te vâo ; reste pè l'hotô et y'âodri traire lè truffès, grulâ lè bliessons et férè l'ovradzo.

Dinsè de, dinsè fé. La fenna tracé

avoué sa lotta et son cro et l'hommo, après avai taguenassi on bocon, s'en va pè lo courti po vouâiti oquiè po férè la soupa.

— Du que l'est mè que fé lo fricot, se sè peinsà, mè vé férè oquiè à ma fantasi. Y'amo tant lo tsergotset (dè la paettâ ào porâ), que vé ein férè onna bouna pliatélâ.

Sè met don à plioumâ dâi trufès et à préparâ son porâ, et tandi que l'étai ein trein dè cein férè, vouâiquie la vatsé que sè met à moulâ.

— Oh ! moula pi, se fe, n'é pas lizi d'allâ ora ; mè faut d'aboo allâ à l'édhie. Quand revint dâo bornalet, la vatsé sè remet à moulâ.

— Tot ora ! tot ora ! se dit, laisse-mè garni la mermita !

Quand le fut presta, que l'eut crotchâ ào coumâcllio et que l'eut allumâ lo fû, la vatsé moulâ po troisiémo iadzo.

— Stu coup, mè vé, se dit, et s'en va po lâi bailli à medzi. Mâ diabe sâi fé dâo trein : la patoura n'étai pas fête et lolulu sè peinsà que se l'allâvè su lo cholâ po dégueuhî dâo fein que faillai onco méellâ avoué dè l'esparsette, lo porâ porâ bin s'alliettâ à la mermita, et ma fâi se cheint lo soplion, cein fâ on petit medzi. Adon ye sooo la vatsé et la minè ein tsamp su on cret derrâi la mâison, et po lâigravâ dè s'einsauvâ, lâi attatsè ào cou lo bet dâo cordé à buïa, montè su lè détaï dâo tai, passé l'autro bet pè la tsemenâ, revint vai lo fû, que s'étai détieint, et s'attatsè lo bet dè la corda à la tsamba, tandi que rallumâvè.

Ora, qu'arrevâ-te ? Parait que la vatsé fe on faux pas et que le rebattâ avau lo eret; et coumeint l'avai la corda ào cou, la pourra bête sè trovâ coumeint gangueiliâ, que le n'avai perein què lè pi dè derriâ que totsivont terra, rappoo à la corda que passè dein la tsemenâ. Pè bounheu qu'à cé mémo momeint la fenna revegnâi dâi truffès et quand le ve la vatsé que trésâi dza la leinga, le tracè vâi la pourra bête et copè la corda avoué son couté dâi dix z'hâorès, et la remet su sè quatre piautès, après quiet, furieusa, le va po bailli on galop à se n'hommo, mâ quand l'arrevè à l'hotô, miséricorde ! l'hommo, que s'étai attatsi la corda à la tsamba, avai été einfatâ dein la tsemenâ lè pi lo contr'amont quand la vatsé avai rebedoulâ avau lo tierdz, et quand la fenna copâ la corda, le pourro bougrou arrevè la téta la premire dein la mermita, que n'avai pas lo couvai, que l'a fallu que la fenna lo dépêdzai dè perquie, kâ lo gaillâ ne poivé pas sé riveintâ to solet; assebin quand la fenna lo ve tot nâi dè choutse et la téta tot einmotelâie, le n'eut pas lo coradzo dè lo bramâ et quand le ve que n'avai pas grand mau, le lâi fe :

— T'ein as pardié fé que de 'na balla !

— Oh caisè-tè ! l'est bon por on iadzo;

assebin du z'ora, te restéré pè l'hotô et retornéri pè la campagne, répond l'hommo tot vergognâo.

— Compto que t'as résen, me n'ami, lâi fâ la fenna : à tsacon son meti et la vatsé sera mi gardâiae !

La veilleuse de Monseigneur.

L'évêque de Coutances, Monseigneur Bravard, lors de ses tournées épiscopales, aimait à surprendre son clergé.

Brusquement, sans avertir personne, il changeait son itinéraire et tombait à l'improviste chez un pauvre curé de campagne, stupéfait de l'arrivée de son évêque.

Ces soudaines apparitions étaient parfois des situations étranges dont le prélat était le premier à rire de bon cœur; il se plaisait même à les narrer galement, non sans une pointe de malice.

Lors de la cérémonie d'un baptême de cloches, nous nous souvenons lui avoir entendu raconter l'histoire suivante, dont nous garantissons l'authenticité :

Par une belle après-midi, tout ensoleillée du mois de mai, le curé de Saint-Martin, près de Villedieu-les-Poëles, se promenait dans son petit jardin en lisant tranquillement son breviaire. Il jouissait de ce grand calme de la campagne, dont le chant des oiseaux troublait seul la solitude, quand il vit déboucher sur la route une berline attelée de deux chevaux bai-bruns. Bientôt la voiture cessa de rouler et s'arrêta à la porte du presbytère.

N'attendant personne et assez intrigué de l'arrivée de cette berline, le pasteur jeta un coup d'œil curieux pour tâcher d'apercevoir les personnes qui en garnissaient l'intérieur, quand, à sa stupéfaction profonde, dans le grand vieillard qui descendit le premier, il reconnut Monseigneur !

L'étonnement le cloua sur place; mais il finit par se remettre, et d'un pas encore dispos, néanmoins un peu alourdi par l'âge, il s'empressa d'aller au-devant de son supérieur.

— Monsieur le curé, je viens vous demander à dîner et le couvert pour la nuit, dit en souriant Monseigneur Bravard, en s'avancant vers le pasteur.

— Votre Granjeur sait qu'elle est ici chez elle et qu'elle peut disposer de mon humble demeure... Mais, j'ai bien peur que mon évêque ne soit pas reçu selon ses mérites.

— Et pourquoi cela, monsieur le curé ?

— Dame ! Monseigneur, je n'ai rien à vous offrir qui soit digne de vous... si encore on m'eût averti, j'aurais pris mes précautions pour le dîner.

— Quittez ce souci, mon brave curé... on trouvera bien la classique poule au pot du bon roi Henri IV... Une omelette et encore des œufs feront le reste... Comme Madame de Maintenon, nous remplacerons le plat absent par une histoire...

Le soir, en effet, le dîner improvisé fut charmant. L'évêque, en sa double qualité de président et de beau conteur, tint le dé de la conversation, à la grande joie, du reste, des convives suspendus à ses lèvres. Avec son entrain ordinaire et sa constante bonne humeur, sans rien perdre de sa dignité épiscopale, il sut adresser un mot gracieux à chacun et mettre tout le monde à l'aise.

Par contre, dans la cuisine, la servante Gertrude se montrait nerveuse et inquiète.

Tant bien que mal, en frappant de contribution les voisins, en empruntant un peu partout, elle était parvenue à faire un dîner présentable; mais restait la grave question du coucher !

Comment s'y prendre et quels pouvaient être les goûts de Monseigneur ? Aimait-il les fruits, les gâteaux, les sucreries ? Pour être à la portée de sa main à son réveil, que fallait-il placer dans sa chambre ?

Perplexe et ne sachant comment sortir d'embarques, d'une voix un peu hésitante, elle s'adressa au valet de chambre de l'évêque.

— Bannissez toute inquiétude à cet égard, lui répondit le domestique; Monseigneur est la simplicité même...

— Mais encore...

— Une carafe d'eau fraîche, un sucrier et... C'est tout... Ah ! j'oubliais... Depuis que Monseigneur est sujet aux étouffements, il a l'habitude d'avoir constamment une veilleuse dans sa chambre.

— Une veilleuse... une veilleuse... répétait Gertrude quand le domestique fut parti, voilà qui est facile à dire... Mais, où aller en chercher une veilleuse ? Ah ! j'y pense... M. le maire, le grand ami de M. le curé, ne me refusera certainement pas...

Vers dix heures, Monseigneur Bravard, un peu fatigué par le voyage, donna le signal de la retraite. Après avoir souhaité à chacun une bonne nuit, il dit au curé qui voulait l'accompagner :

— Non... non... restez, monsieur le curé, restez auprès de vos hôtes... Je porterai moi-même le bougeoir... Je connais l'escalier et je monterai bien seul...

— Permettez-moi de vous précéder, Monseigneur...

— Du tout, du tout, je n'ai besoin de personne... A demain !

— A demain ! Monseigneur, et dormez bien.

— Merci.

En entrant dans la chambre, l'évêque ne fut pas peu étonné de voir un beau brin de fille de dix-neuf à vingt ans, à la taille rondelette et bien prise, qui, rougissante et émue, l'accueillit avec son plus gracieux sourire et sa plus belle révérence.

— Hum !... hum !... dit à part soi le prélat, voilà une jolie personne qui ne me paraît pas près d'atteindre l'âge canonique... En arrivant, je ne l'avais pas aperçue... Demain matin, j'en ferai l'observation au curé.

Après un rapide examen de la chambre, Monseigneur se disposait à faire sa prière du soir, quand, en se retournant, il vit la jeune fille toujours debout à la même place.

— Vous pouvez vous retirer, mon enfant, lui dit-il avec douceur...

— Mais, Monseigneur, je suis venue ici pour y passer la nuit...

L'air candide de la jeune fille dénotait sa complète innocence.

Un peu intrigué par cette réponse, l'évêque la regarda plus attentivement et, lisant l'ingénuité dans ses yeux, il lui demanda :

— Quel est votre nom, mon enfant ?

— Pauline Meunier, Monseigneur... Je suis la fille du maire de la commune.

— Ah ! et pourquoi devez-vous passer la nuit dans cet appartement ?

— La servante de M. le curé, Gertrude, est venue tantôt à la maison; elle nous a raconté que, la nuit, vous êtes sujet aux étouffements, et que, dans la crainte d'un accident, vous